

LE COURRIER MUSICAL ET THÉATRAL

ABONNEMENT
pour la France et les Colonies
Un an . . . Fr. 60

ABONNEMENT
pour les Pays étrangers
Un an . . . Fr. 100

MUSIQUE ET DANSE

A l'aube de ce siècle, l'art chorégraphique crut avoir trouvé dans une admirable danseuse, l'annonciatrice de son âge d'or. C'était l'époque où l'on pensait que l'intensité de l'expression des sentiments humains devait être renforcée par la fusion des arts. La poésie, la danse et la musique, déchues de leur souveraineté, n'étaient plus que les vestiges sacrés du culte de l'expression psychologique. Pensant ainsi se renouveler, ces arts s'unissaient, pour remonter ensemble à leur période de balbutiement. Avec des moyens plus puissants, ils recommandaient à limiter les formes matérielles du sentiment et par conséquent à s'enliser à nouveau dans le *concret*, ce qui, pour tout art qui ne tend pas vers sa libération, est un signe de mort. La musique se tournait vers son premier modèle, le cri passionnel, et commençait sa genèse, en étendant son imitation à toutes les nuances, à toutes les modulations de la sensibilité. La danse revenait à ses thèmes originels d'incantation, et le rythme des corps s'évertuait à tramer des sortilèges, bien plutôt qu'à tracer dans l'espace des orbes lumineuses. Les gestes et les attitudes étaient chargés d'intentions figuratives et émotionnelles. Les musiciens suivaient docilement ces intentions et s'inspiraient des littératures. Ce fut un bel enthousiasme et une touchante rivalité...

•••

Cet idéal trouva sa magnifique expression dans la géniale danseuse Isadora Duncan. « Sans doute, il est trop tard pour parler encor d'elle ». Le large fleuve de l'oubli emporte dans son courant rapide les impressions quotidiennes de la vie. Aujourd'hui, plus qu'à l'époque de Mussel peut être, le présent et l'avenir semblent dévorer le passé. Mais une étoile ne court point au firmament sans laisser derrière elle un long sillage de lumière. Au ciel de la danse, Isadora est passée comme un fulgurant météore et son éclat nous laisse encore tout éblouis.

Essuons nos yeux. Secouons le sortilège. Tâchons à voir clair. Le moment de l'admiration est passé, celui de la méditation commence.

Son corps immobile ou en mouvement était une harmonie vivante. On l'a dit à l'envie. Mais qu'est-ce qu'une harmonie, sinon la synthèse des lois qui créent le monde dans l'équilibre des forces et dans la beauté de l'ordre ? L'harmonie est un tout, dont l'unité profonde se passe, par définition, de signes conventionnels. L'harmonie satisfait l'intelligence d'abord, et par surcroît la sensibilité. Elle est elle-même l'expression du nombre en mouvement, qui préside à l'ordre immuable de la gravitation. Par elle, la danse est une réduction essentielle des lois de la mécanique céleste et les canons de la rythmique sont bien forcés de se régler sur l'axe de l'univers. La joie qui s'allumait dans l'âme, devant la danseuse allée qu'était Isadora, n'avait rien de sensuel ni de charnel ; c'était une plénitude de l'esprit, pareille à celle que l'on éprouve devant la beauté pure d'une colonne aux divines proportions. Elle était esprit et vie ; et quand dans sa tunique légère comme un rayon de lune, elle dressait tout son corps vers le ciel, ses bras jumeaux arrondis au-dessus de sa tête comme des volutes d'Ioni, elle ressemblait à l'une de ses sœurs helléniques, qui soutiennent le temple de la Beauté et de la Raison.

Pourquoi n'a-t-elle pas compris qu'il lui suffisait de hauser ainsi notre âme jusqu'à la contemplation de l'ordre éternel ? Pourquoi a-t-elle contredit à l'harmonie vivante qui rayonnait en elle, par des intentions figuratives qu'elle empruntait au domaine de la sensation ? Sans doute elle a cru rénover l'art de la danse, en revendiquant pour lui les droits de la sensibilité, par une sorte de retour à la nature. Non seulement elle a confondu en cela le domaine des lignes avec celui des sons, non seulement elle a rêvé de rendre la danse sensible au cœur par la traduction en actes de l'émotion musicale, mais elle l'a réduite à une sorte de peinture des passions, à un dessin schématique des sentiments humains. Bref, elle a substitué le règne de la pantomime à celui de la danse, renouvelant ainsi la tentative romantique du fameux créateur du ballet d'action, Jean Noverre. C'est au nom de cette confusion redoutable, que le génie audacieux de la Terpsichore américaine osa mimer les Symphonies de Beethoven et les Oratorios de Franck. Le respect d'une pensée, dont le mystère se prolonge par delà les symboles de l'art, aurait dû l'arrêter dans la pétrification de ce sacrilège. Raconter par des gestes, harmonieux sans doute, mais anecdotiques, les émotions du cœur que fait naître le souffle de l'*Héroïque*, n'était-ce pas comme si l'on avait l'audace d'illustrer les *Pensées* de Pascal avec des images profanes et profanatrices. La vie intérieure est chez nous comme une reine inaccessible et divine ; les arts authentiques réussissent parfois à donner d'elle quelques signes sensibles, mais sa tragique beauté ou sa sereine puissance ne pourrons jamais être circonscrites par quelques gestes évocateurs. Ce langage est trop pauvre. Les passions ont leur rythme secret, que les attitudes du corps sont loin d'épuiser par la mimique. Figurer par elle l'émotion intérieure qui jaillit comme une source pure du plus profond de notre âme, au contact du charme musical, n'est qu'une triste parodie. Pour avoir commis cette faute contre l'Esprit, Isadora Duncan ne fut point l'artiste rare, connue et louangée seulement d'une élite ; elle fut adulée par le nombre, par la multitude inculte, à qui elle apparut comme la fille tragique de Prométhée ; aussi ne trouva-t-elle point place au Banquet de Socrate, parmi les jeunes hommes qui dissertaient de l'amour, autour des « claires danseuses ». Elle ne fut point la sœur d'Athlkté...

Qu'est-ce donc véritablement que la danse ? La danse est un art qui procède de la lumière ; c'est pour cela qu'il est si noble et si haut. Il est une architecture mouvante. Il trace dans l'espace des rythmes qui vont droit à notre esprit. Il est donc l'expression abstraite et stylisée d'une vie supérieure où règnent des rapports géométriques. Toute intrusion du concret dans cette expression entraîne la déchéance de la forme. C'est pourquoi cet art ne vit que grâce à une discipline rigoureuse, dominée par la raison et conduite par le rêve immatériel. Cette grande loi de discipline, que les enfants du Romantisme ont niée, afin d'en affranchir leur génie, est du reste la condition même de l'existence de tout art. Sans elle, la danse incline vers la mort. Paul Valéry, le subtil dialecticien de *l'Ame et la Danse*, l'a dit en des termes, aussi précis que séduisants : « Ame voluptueuse, voilà donc ici le contraire d'un rêve, et le hasard absent. Mais le contraire d'un rêve, qu'est-ce, Phèdre sinon quelque autre rêve... Un rêve de vigilance et de tension que ferait la raison elle-même. Et que réverait une raison ? Que si une raison réveil, dure, debout, l'œil armé et la bouche fermée, comme maîtresse de ses élèves, le songe qu'elle ferait ne serait-ce point ce que nous voyons maintenant, ce monde de forces exactes et d'illusions étudiées ? Rêve, rêve, mais rêve tout pénétré de symétrie, tout ordre, tout acte et séquence... Mais qu'il faille quelques fois augustes rêver, ici qu'elles ont pris de clairs visages, et qu'elles s'accordent, dans le dessein de manifester aux mortels comment le réel, l'irréel et l'inintelligible se peuvent fonder et combiner selon la puissance des Muses ? »

Cette puissance des Muses est proprement la grâce par laquelle l'édifice du corps d'une danseuse se meut dans l'harmonie des lignes, dans la déduction des volumes, dans la combinaison du nombre abstrait. Édifice qui chante à sa manière, par son obéissance aux lois mathématiques, par sa soumission au code des proportions. La danse n'est point autre chose dans son essence ; c'est là son privilège, qui fixe à jamais l'objet de son esthétique, et que la musique elle-même ne partage point. Car la musique suggère des sentiments, non des idées ; elle ne saurait donc vivre entièrement dans l'atmosphère raréfiee de l'élément rationnel, où la danse se meut, et où l'esprit s'élève à la contemplation des idées pures.

•••

Des esprits inquiets vont m'objecter que réduire la danse à la conception formaliste d'un esprit géométrique, c'est dessécher totalement cette forme d'art délicieusement aérienne et nuancée, où l'amour, ce sentiment si fort et si profond, a trouvé peut-être son expression dernière. Cela ne fut-il pas précisément l'erreur de la technique classique, que de concevoir la danse sous la forme de développements académiques sans vertu, où l'âme d'une danseuse, esclave comme son corps, s'évertuait à des dessins d'une parfaite symétrie ? Autant placer, direz-vous, l'idéal de la danse dans les évolutions mécaniques d'une marionnette articulée. Je réponds à cette objection poussée jusqu'à la caricature, que style classique ne signifie pas style académique. Depuis longtemps, on s'est aperçu que le Capitole se trouvait tout près de la roche Tarpeienne et que plus on monte haut, plus on a de chance de tomber bas. De ce que la danse est par définition et par vocation le mouvement d'un corps selon un rythme organisé, il ne s'ensuit pas qu'il faille la concevoir d'un point de vue uniquement formaliste. Qui pourrait nier, en effet, que cet art est aussi l'exaltation de la beauté du corps humain ? Or, ce corps n'est pas seulement une forme architecturale, il est expressif de l'âme qu'il contient : ses mouvements peuvent prétendre à être un langage et à créer des symboles dont la signification profonde dépasse les limites du concret. Le rythme ordonné des lignes corporelles brode sur l'écran de notre conscience une mélodie qui sert de thème à l'harmonie de nos pensées. Par lui, notre imagination s'évade des rêves matériels et va rejoindre l'idéal d'une beauté surhumaine, où la perfection des formes se trouve magnifiée par la splendeur de l'âme. Ainsi conçue, la danse peut être un jeu divin, où s'allume la flamme de l'Amour, car l'amour est aussi la plus sublime expression de l'harmonie qui régle le monde.

•••

La tentative sans issue de miss Isadora Duncan aura eu cet avantage, parmi le désarroi de l'expression plastique, de mettre en valeur le facteur corps, que la conception classique de « l'étoile » avait réduit aux lignes de l'insecte. D'autre part, les prodiges chorégraphiques des danseurs russes, accueillis à Paris en 1912, auront démontré la possibilité de concilier la plus pure tradition de la technique classique avec les justes revendications de l'expression musicale moderne. L'art des Fokine, des Nijinsky, des Pavlova, a été à cet égard un véritable étonnement pour beaucoup. Du coup s'est trouvé posé un des plus importants problèmes d'esthétique : celui des rapports de la musique et de la danse.

Depuis déjà longtemps, en France, la danse classique se trouvait condamnée comme n'étant plus en conformité avec les progrès du langage musical. Le système de la carrière symétrique avait paru inconciliable avec la souple indépendance des rythmes nouvellement conçus. Et voilà qu'on apprenait qu'au cœur de la Russie se perpétuait une tradition du ballet français, grâce à l'effort incessant d'un danseur marseillais, Marius Petipa, digne